

Watteau

Marianne Roland Michel, *Watteau, un artiste du XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1984, 320 pages

Watteau 1684-1721, Exposition tenue aux Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 23 octobre 1984-28 janvier 1985; catalogue publié par les Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1984, 588 pages

Robert Marteau et Fernand Ouellette

Volume 27, numéro 5 (161), octobre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marteau, R. & Ouellette, F. (1985). Compte rendu de [Watteau / Marianne Roland Michel, *Watteau, un artiste du XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1984, 320 pages / *Watteau 1684-1721*, Exposition tenue aux Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 23 octobre 1984-28 janvier 1985; catalogue publié par les Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1984, 588 pages]. *Liberté*, 27(5), 170–174.

ROBERT MARTEAU
FERNAND OUELLETTE

WATTEAU

Marianne Roland Michel, Watteau, un artiste du XVIII^e siècle, Paris, Flammarion, 1984, 320 pages.

Watteau 1684-1721, Exposition tenue aux Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 23 octobre 1984-28 janvier 1985; catalogue publié par les Editions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1984, 588 pages.

Le métier de même que le génie de Watteau ne sauraient être mieux dits que lorsque Caylus déclare: «Je puis assurer qu'il voyait l'art beaucoup au-dessus de ce qu'il le pratiquait». On se sent court après, tant la phrase en sa volte résume ce qu'elle ouvre. L'émerveillement qui nous vient de Watteau tient à ce que jamais nous ne sommes conduits sur d'autre voie que celle propre au dire de la peinture ou du dessin, soit à cette solitude silencieuse telle qu'on peut parfois l'accueillir dans une forêt où les jeux sans fin se défont et recomposent. C'est que là le cycle de la vie à nos yeux se renouvelle ininterrompu et qu'on voit la lumière engendrer en un même mouvement, sans rompre la substance, les formes et couleurs. L'indifférence de Watteau, ne serait-ce pas ce que de l'extérieur nous substituons à l'attention soutenue qui le distrait de toute distraction? Tout spectacle est perçu comme fugitive phase pourtant éternelle d'une donation dont nous n'avions plus la mémoire, et que le peintre feint de restituer en un rapport assez semblable à celui que l'oiseau entretient entre sa plume et son vol. Watteau

se contente souvent de scènes de genre, de menus faits, de fêtes qu'il a vues: c'est qu'il ne veut pas se soustraire au temps qui lui est imparti et donné. La vie est là, simple et belle; incompréhensible, certes; et à cause de cela suprême puisqu'elle nous vit sans que nous puissions espérer la connaître.

Si la palpitation vitale est si intense chez Watteau — dans son trait, dans l'huile pigmentée que pose le pinceau — c'est qu'assurément il a vu jeune sa propre mort. Son regard, directement porté à sa main, s'est aiguisé du voisinage, mais non pour poindre, au contraire pour révéler le miracle, épiphanie tissée en son voile de lumière. Le manifeste seul nous est accessible, partiellement, et notre approche est meilleure en allant au plus prochain. L'apparence n'est crue trompeuse que de celui qui s'arrête plutôt que de l'épouser en sa mouvance. L'apparence en son infinitude de reflets, comme une fée nous guide à la source intemporelle où l'amour ne vieillit pas, où les amants reçoivent l'eau lustrale. Fuite? Non. Watteau, par les coutumes et les costumes, par les codes, les grimes, les gestes, les modes, les attitudes, les conventions, les grâces, les politesses, comme quelqu'un sur une échelle invisible voyage, et voit un peu plus que ne perçoivent les acteurs sur la scène ou le public dans la fosse. Mais il ne dit rien. Mais il n'enseigne rien. Mais il ne sait rien. Vie béatifiée dans l'inconnaissance sans autre médiation que celle qu'il tire du don, du talent, lesquels lui ont permis de s'affermir dans le métier qu'il pratique en prenant soin de ne jamais le forcer, en priant que chaque touche soit marquée d'un rien de grâce, en appelant du fond du cœur les trois Grâces, qu'elles consentent à effleurer son humble ouvrage.

On avait vu avant lui Claude le Lorrain, on a vu avec lui Jean-Baptiste Chardin, après lui on verra Corot. Watteau va à la nature un peu comme y va La Fontaine, sans se naturaliser, sans devenir naturaliste. Il y va parce qu'elle est le miroir où il peut contempler; parce qu'elle est le temple où il peut admirer. Les arbres ne lui cachent pas la forêt; les feuilles et les

fontaines lui font voir Diane et Vénus: la beauté du monde; le crépuscule est d'or roux; la boutique est faite de flaques, de nacres, de mers, mais c'est une boutique de commerce, où on vend, emballe, passe, flâne, s'arrête, trafique, cherche la nature morte et la vive. L'*Enseigne* offre de Watteau le portrait le moins narcissique qui soit: il y peint non pas son tourment, mais son *beau souci*, la peinture, en prenant pour prétexte une des scènes qui lui étaient le plus habituelles. Il se veut ouvrier et simple interprète. Rien dans le sujet ne propose quelque forme de transcendance. Tout naîtra du seul fait de peindre. Et ce n'est pas la vie qu'il peint, mais c'est d'elle qu'il fait vivante sa peinture, illusion, comme on sait, jeu qui nous ouvre et nous suspend en nous-mêmes.

Comment la couleur en lumière est changée, comment la lumière en se chargeant de couleur se trouve exaltée? Chimie ou alchimie? Les deux concourent; la seconde accroît l'énigme. Dans l'ensemble de la production picturale de l'Europe, une multitude de tableaux sont bien confectionnés, un grand nombre sont bien faits, quelques-uns tiennent du miracle. L'*Enseigne* évidemment est de ceux-ci. Elle n'est pas de ces chefs-d'œuvre qui le sont par ouï-dire, mais s'illustre si haut de ce qu'elle contient et diffuse son orient, comme on voit que le font, par exemple, la *Tempesta* de Giorgione, la *Présentation de la Vierge au temple* du Tintoret, la *Jeune fille* de Vermeer. Ne suivons pas le guide. Comme quelqu'un sur une colline ou dans une futaie, allons dans l'attente que l'aube apparaisse, que l'aurore illumine. Le jour se lève et se couche chez Watteau. Soudain, tel ouvrage minuscule, où quelques dames et musiciens concertent dans l'allée, au bassin, sous une loge de feuillage, vous porte au ravissement. Vous suspendez le pas, le cœur ralentit: effet de la musique dont les ondes soudain vous sont visibles. Watteau du moindre engendre — on dirait — l'éternel. Sachant que c'est faux, il peint vrai. Il peint l'écho, accueille le reflet: ainsi la source se révèle, trop proche, trop intime, pour ne pas rendre vaine l'idée même du voyage; blessure

qu'il nous faut garder secrète pour l'unique raison que son secret ne peut nous être dévoilé.

R.M.

*

Watteau admire tellement le «clair de femme», si fugitif soit-il, qu'il ne saurait l'approcher de trop près. Celle qui poursuit, ou plutôt observe, s'en va dans le chatolement des satins, parmi les ramages inaudibles. Mais parfois, quand elle ne s'éloigne pas dans l'allée, il lui arrive de tourner la tête vers celui qui muettement la piste de loin, ne révélant de la lumière féminine qu'une nuque, une clairière, où tout se mue en esprit.

Lorsque Watteau se laisse «distraire» par la nudité totale, il ne peut s'agir que de celle de la servante, comme chez Rembrandt, à portée du regard et des mains, et non de celle que recouvre tantôt la mort, tantôt la lumière. Le vrai colloque avec le féminin ne se rêve que sous les arbres, alimenté par la musique des arbres. Alors Watteau accepte de se confronter à la mort, de se heurter à son masque le plus séduisant. Car la mort rôde auprès de celui qui se consacre aux occupations essentielles. Mozart l'a su profondément, qui se laissait soudain déchirer par le mode mineur. Les bois roux ouvrent un domaine où la mort reste silencieuse, indissociable des femmes qui s'en vont. Voilà la terrible réalité de Watteau. L'amour et la musique ne font que l'éveiller, l'illuminer pour qu'elle naisse avec la toile, puis tout se tait. Watteau s'est enfoncé encore plus profondément dans le sous-bois, dans l'ensorcellement de la mort. Le temps... Mais il n'a pas le temps de rejoindre celle qui va devant lui. A peine lui donne-t-on l'instant d'un croisement de regards, d'une caresse par l'œil. Rien ne se rassemble pour Cythère, à vrai dire. Ou alors il ne s'agit que d'un songe où semblent crépiter les conversations sous les signes de la lumière et de l'amour. Mais, en deçà de Cythère, la mort a tout imprégné. Watteau ne saurait lui échapper. Même l'image de

Dieu, du solaire, du Roi, chez Gersaint, est abandonnée aux ténèbres. Le peintre ne peut rien pour Celui qui est essentiel. La peinture ne peut rien pour Watteau. Elle est mobilisée par et pour le négoce. Goya viendra qui s'acharne à hurler sa désespérance. L'Absence obscurcit le monde.

F.O.